Document généré le 26 avr. 2024 21:32

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Saramago ou les limbes pacifiques. La chaleur de l'expérience

Sylvano Santini

Numéro 235, hiver 2011

Enjeux de la laïcité II : la laïcité au regard du littéraire

URI : https://id.erudit.org/iderudit/62022ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Santini, S. (2011). Saramago ou les limbes pacifiques. La chaleur de l'expérience. *Spirale*, (235), 54–55.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La chaleur de l'expérience
Saramago ou les limbes pacifiques

PAR SYLVANO SANTINI

Durant mes années à l'université, à la faveur d'une nuit qui m'a fait connaître Nietzsche et la déconstruction, Bataille et Blanchot, j'ai appris que la dernière chose à faire était sans doute de fixer des limites. Je ne savais pas encore pourquoi je ne devais plus le faire, cela était venu comme une intuition, comme la conséquence inévitable d'expériences de lecture. Ceux qui imposaient des limites m'apparaissaient comme des bornés, c'est le cas de le dire. J'ai appris à les déconstruire. L'absence de limites s'est imposée à moi aussi simplement que le désir de liberté traverse l'adolescence. J'aimais la différence en concept et j'ai vite compris qu'il me fallait valoriser le désœuvrement. J'étais illimité.

J'avais appris aussi qu'il n'y avait pas que les bornés qui posaient des limites. Elles s'imposaient un peu toutes seules dans la société, dans les machines institutionnelles, dans les appareils idéologiques de l'État, dans les mécanismes des lois et des genres, dans les tuyauteries des habitudes et des conventions. J'ai donc aussi appris à démonter la société pour révéler qu'elle ne tenait sur aucune substance durable, je l'ai déconstruite exactement comme on défait une montre pièce par pièce sans jamais trouver le temps. Rien ne reposait plus sur rien finalement. J'essayais de ressentir des sentiments de plaisir divin et de frisson en écrivant des poèmes que j'ai publiés par la suite sous le pseudonyme Res pour illustrer ces vers de Lucrèce : « *Le sol n'empêchant plus de voir distinctement / Tout ce qui sous nos pieds se passe dans le vide* ». Je prétendais éclairer le monde avec ma culture, jusqu'au jour où l'un de mes amis qui avait eu l'amabilité de venir au lancement de mon recueil m'a dit tout simplement qu'il y avait déjà bien longtemps que l'expérience lui avait fait comprendre qu'on marchait tous les pieds dans le vide et qu'il s'accommodait parfaitement de cette vérité. « *Tu peux bien croire et citer qui tu veux, il n'y avait pas de quoi en faire un plat* », avait-il ajouté sur un ton fraternel. J'ai été frappé par la laïcité radicale de mon ami, par son incroyance souveraine, toute naturelle, face à la raison des choses. Il me renvoyait à ma propre conscience. Je me suis senti alors très pieux en invoquant devant lui les saints de la (post-)modernité pour affirmer une expérience qui lui apparaissait si ordinaire.

Ce petit récit de moi-même est presque entièrement faux. Je l'ai écrit par compulsion autofictionnelle, c'est-à-dire pour être contemporain. J'aurais pu aussi me peindre tout nu et plus beau, plus sagace et moins enflé. J'ai choisi le jeu de l'autodérision non seulement pour ne pas apparaître trop prétentieux (peut-on y échapper ?) mais aussi pour temporiser ce que j'aurais aimé affirmer d'entrée de jeu : la laïcité est une expérience d'indépendance et d'autonomie, un exercice continu de souveraineté. Je crois avoir fait un usage correct du mot « laïcité » dans mon petit récit, en tout cas, il ne m'apparaît pas totalement dénué de sens. La laïcité radicale de mon ami fictif appartient à la littérature qui, contrairement aux chartes des droits ou à la théorie républicaine de la citoyenneté universelle, sait très bien incarner une expérience, et la laïcité en est une avant tout.

LE FLEGME EMPIRISTE DE SARAMAGO

En plaçant les personnages de ses récits dans des situations insolites, José Saramago enquête sur la nature humaine avec le flegme britannique : plus personne ne meurt, tout le monde devient aveugle, la capitale d'un pays est assiégée parce que sa population a voté blanc à plus de 80 %, un simple correcteur est contraint de réécrire l'histoire du Portugal telle qu'elle aurait pu être sur une impulsion, etc. Saramago ne profite pas de l'occasion que lui offrent ces situations pour échafauder des spéculations métaphysiques, il désire plutôt voir comment les femmes et les hommes s'en tireront dans pareilles circonstances. Saramago l'empiriste ! Ses romans sont comme des observatoires d'où l'on peut surveiller la capacité du genre humain à s'adapter à des expériences imaginaires. Le narrateur y joue parfaitement son rôle en entretenant une complicité étroite avec les lecteurs qui prend la forme de longues digressions sur l'art du récit. Il les interpelle directement à des moments importants de l'histoire en montrant qu'il connaît leurs attentes et, qu'en retour, eux devinent sans peine où il veut en venir. Il les flatte en louant leur sagacité, mais en omettant de suggérer que celle-ci n'est sans doute que le fruit d'un habile montage narratif. S'il s'adresse ainsi aux lecteurs comme on le ferait avec un frère ou avec un ami, il veut peut-être s'assurer qu'ils conservent ainsi leur sang-froid devant des représentations violentes, des actes indignes, un théâtre troublant, devant la mort toujours un peu fourbe qui survient à la dernière image d'une interminable scène comme dans n'importe quel bon film, qui apparaît à la toute dernière phrase d'un paragraphe ou d'un chapitre comme dans les romans à succès. Par exemple, les assassinats saisissants du commissaire et de la femme du médecin l'héroïne de *L'aveuglement* (1995) à la fin de *La lucidité* (2004) surviennent sèchement et sont représentés sans aucun pathos. Le narrateur est impitoyable envers les personnages et semble s'arranger

pour que les lecteurs soient également sans pitié pour eux. Il ne s'embourbe pas dans les explications, il ne croit en rien, ne propose aucune valeur, aucun jugement moral ; il décrit des expériences à l'état vif en vérifiant tout au plus leur conformité avec la sagesse populaire et la vérité commune des proverbes. Les romans de Saramago font preuve d'un empirisme radical, et sans doute aurait-on du mal à admettre que ce dernier sonne presque comme le pragmatisme américain « *qui nous dit d'arrêter de nous préoccuper pour des questions comme, "comment tout cela a commencé ?", "qu'est-ce qui en constitue le fondement ?" ou "où cela nous mènera-t-il ?". Soyons expérimentaux, agiles et à l'affût de tout ce qui peut nous aider à passer du point A au point B* » (Stanley Fish).

LES LIMBES PACIFIQUES

Saramago aime imaginer des états d'exception, des états de siège. Il aime décrire des situations où les droits de l'homme et de la personne sont suspendus. Il aime circonscrire un ensemble de personnes dans un espace donné pour réduire leurs mouvements et forcer leur proximité. Saramago aime représenter tout ce que j'ai appris à détester: les limites. Ses romans *L'aveuglement* et *La lucidité* sont des cas exemplaires. Abandonné par les dieux et par le gouvernement, sans droits, le peuple est laissé à lui-même. Ce diptyque est une profonde illustration d'une expérience laïque, car il ne faut pas se méprendre, ce n'est pas parce qu'il enferme ses personnages dans des espaces clos (un vieil asile d'aliénés désaffecté qui rappelle l'imaginaire des camps, une ville entière abandonnée par les forces de l'ordre) ou encore parce qu'il suspend leurs droits qu'ils sont contraints d'obéir comme des moutons à l'autorité policière : il n'y a plus aucun berger dans la prairie. Les états d'exception imaginés par Saramago laissent les gens libres de faire ce qu'ils veulent. S'agit-il bien alors d'état d'exception ? C'est comme ça en tout cas qu'il le nomme dans *La lucidité* lorsque le gouvernement abandonne la capitale à elle-même en souhaitant sa perte après s'être vu humilié par le vote blanc massif de la population. Et Saramago ne se gêne pas pour tourner le fer dans la plaie d'un gouvernement qui agit sur un coup de tête après avoir perdu la face en imaginant que la seule explication qui justifie sa décision de suspendre les droits consiste à prétendre que la population a abusé de son droit de voter blanc.

Le paradoxe de Saramago touche ma sensibilité pour l'illimité : en limitant ses personnages dans l'espace, il observe la manière dont il aménage leur liberté. Là où l'on aurait cru n'avoir affaire qu'à la guerre, au sang, au pillage, à la brutalité, à la violence et au crime (comme c'est effectivement le cas avec les aveugles scélérats et barbares qui cherchent à imposer la loi du plus fort dans la première partie de *L'aveuglement* ou comme le prédit et le souhaite le gouvernement qui déserte la capitale dans *La lucidité*), on aperçoit plutôt des personnages qui suivent une politique de pacification sans droits. Le petit groupe de sept aveugles dont on suit les péripéties dans *L'aveuglement* forme un seul corps politique — une multitude en un être unique, riche en formes de caractère et d'intelligence, comme le disait Aristote — qui montre finalement que tout n'est pas perdu, même dans le pire des mondes. Dans *La lucidité*, la population laissée sans surveillance manifeste en paix dans les rues de la capitale au grand désarroi du gouvernement qui désirait au contraire qu'elle s'abîme dans le chaos et justifie ainsi une intervention armée : « *Du calme l'ami, il n'y a aucune raison de s'inquiéter, regarde ces rues, vois comme la ville est tranquille, paisible. C'est justement ça qui m'inquiète, monsieur le commissaire, une ville comme celle-ci, sans chefs, sans gouvernement, sans surveillance, sans police, personne ne semble s'en soucier, il y a là quelque chose de très mystérieux que je ne réussis pas à comprendre.* » Après avoir échoué à instaurer le chaos dans la ville en commanditant un acte terroriste, le gouvernement y dépêche secrètement un commissaire non pas pour y retrouver les traces de la sédition qui a conduit au vote blanc massif de la population, mais bien pour inventer ces traces de toutes pièces. La police rivalise avec l'omnipotence de dieu qu'elle représente en première ligne sur terre. « *Je pensais que c'était les églises et les prêtres* », demande-t-on au commissaire. Sa réponse apparaît comme une authentique leçon de lucidité : « *Les églises et les prêtres ne sont qu'en deuxième ligne.* »

LA CHALEUR DE L'EXPÉRIENCE

Ces deux romans de Saramago me font réfléchir sur le sens d'une laïcité radicale : oubliées des dieux et des droits, les âmes séjournent dans des limbes pacifiques (ou en train de le devenir) sans qu'elles soient pour autant moralement bonnes. Voilà bien ce quelque chose de très mystérieux qu'on arrive mal à comprendre puisqu'il échappe aux grandes fables politiques : hors de l'état de droit, l'homme n'est ni un loup pour l'homme ni un bon sauvage. Saramago préfère à ces fables la « *science ancienne des proverbes* » parce qu'elle lui permet de rapprocher l'expérience particulière de l'expérience générale. On ne saurait en dire autant des droits dont tout le problème consiste à les actualiser dans les faits, à les appliquer sur les corps comme une deuxième peau. Ils sont en cela aussi généraux, abstraits et transcendants que les commandements de dieu : leur événement dans l'expérience relève plus de la stratégie concertée d'incarnation que de la spontanéité ou de l'immanence. Les droits ont le fâcheux inconvénient de se manifester concrètement par la force, laquelle apparaît aussi bien sous la forme douce de la soumission volontaire que sous la forme dure de la contrainte policière. Ils ne sont pas recouverts, comme les proverbes, de la chaleur de l'expérience humaine. Autant dire comme tout le monde qu'ils manquent de chair. Le flegme de Saramago semble alors s'apaiser. En usant de l'érudition populaire, il sensibilise ses enquêtes qui resteraient autrement impénétrables.

L'expérience de la laïcité est radicale lorsque le genre humain est séparé de tout ce qui transcende ou conditionne son expérience. Les romans de Saramago suggèrent bien, à mon avis, qu'une population ne s'égare pas nécessairement dans l'intolérance, la barbarie et le fanatisme lorsqu'elle est laissée à elle-même. La pacification dans les limbes de l'indépendance radicale est un mystère, j'en conviens, un mystère qui se rapproche actuellement de la fable altermondialiste (anti-policière et anti-gouvernement) de l'ordre spontané de la multitude. Ce mystère a aussi ses maîtres. C'est connu. Mais au-delà des affiches, Saramago me fait entendre une expérience qu'on ne réussira sans doute jamais à élever en principe mais qui sonne déjà un peu comme un proverbe : « *Pas de discours, ici chacun est face à son propre chagrin et tous éprouvent la même peine.* »